

vous avez la mesure des autres, de même que la mesure d'un membre de l'homme bien fait, doit donner celle de tout son corps."

Mais comment l'artiste a-t-il pu établir tant d'ordre, de force, de solidité et de beauté ? Vous le devinez, c'est en appliquant les mathématiques. Plus la rigueur géométrique est observée dans l'architecture, plus l'ouvrage est parfait. Ce que nous avançons ici est si vrai que l'on ne peut être architecte et rester étranger aux mathématiques. Breton range au nombre des connaissances qui lui sont indispensables, le dessin linéaire et le dessin d'ornement, les mathématiques, l'optique et la perspective, qui sont une partie des mathématiques appliquées. Aux mathématiques appartiennent donc tous ces monuments éternels que nous admirons tout à l'heure, ces arcs de triomphe, ces palais magnifiques, ces églises et tous ces chefs-d'œuvre d'architecture devant lesquels l'homme s'oublie pour ainsi dire, et qui font l'admiration de tous les siècles.

C'est bien maintenant que nous pouvons dire que les mathématiques sont des sciences belles et utiles. Elles sont unes, immuables, et en un sens souverainement parfaites comme Dieu, et co-éternelles à lui, puisqu'elles sont essentiellement vraies. Elles nous montrent presque à chaque pas l'Infini, dont tout l'homme, sa pensée, comme son cœur, est si avide ; et par un avantage aussi merveilleux, elles nous font vivre, pour ainsi dire, dans les cieux. Elles développent l'intelligence du jeune homme, forment son jugement, exercent toutes ses facultés. Elles dirigent dans l'étude des autres sciences dont elles sont le principe vital ; le guident et l'éclairent dans ses autres recherches ; le maintiennent dans le chemin de la vérité et de la raison ; l'y ramènent, si malheureusement il s'en écarte, le relèvent d'un mauvais pas, lui enseignent en un mot le vrai, le beau et le juste. De plus, elles soulagent l'homme au milieu des misères de cette vie, comme dans l'architecture et la mécanique ; veillent à son repos et à sa sûreté comme dans l'art militaire ; le préservent des usurpations dans l'arpentage ; sont la base de plusieurs professions ; manifestent enfin leur utilité et leur nécessité même, en une foule de circonstances de la vie. Elles offrent encore un moyen prompt de faire fleurir les arts et les sciences et de se créer une industrie nationale.

Platon l'avait bien comprise, cette excellence des mathématiques, lorsqu'il assurait que *la divinité géométrisait sans cesse*, et qu'il écrivait sur sa porte : "N'entrez pas ici, si vous n'êtes pas géomètre." Kepler en avait peut-être conçu une idée plus sublime encore, lorsqu'il disait que "la géométrie co-éternelle à Dieu et Dieu lui-même a passé dans l'homme avec l'image de Dieu."

Qui maintenant ne se sentirait de l'attrait pour l'étude des mathématiques ? Qui n'ambitionnerait pas de les posséder afin de s'honorer lui-même et de pouvoir, ainsi que le proclame le prince des orateurs, être utile, comme Archimède et tant d'autres, à ses amis et à son pays, "*ut et vobis honori, et amicis utilitati, et Reipublice emolumento esse possitis.*"

L'Empereur Joseph II et le maréchal-ferrant.

L'Empereur d'Allemagne Joseph II, voyageait *incognito*, en Italie, lorsque sa voiture vint à se briser sur la route, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés qu'il pût gagner un village peu éloigné. Arrivé dans cet endroit, il alla de suite à la seule forge de maréchal-ferrant qu'il y eût dans le pays, et pria l'ouvrier de vouloir bien raccommoder sa voiture le plus vite possible,

"Je le ferais très-volontiers, répliqua le maréchal, mais il est trop tard ; tous les ouvriers viennent de partir, et le garçon qui fait aller le soufflet, n'est justement pas à la maison."

"Voilà une bonne occasion pour se réchauffer," répliqua l'Empereur, en conservant l'incognito, et aussitôt il se mit à faire aller le soufflet, pendant que le maréchal forgeait le fer. Lorsque la roue fut raccommodée, ce

dernier demande six francs pour sa peine ; l'Empereur lui donne *six roubles*. Mais l'honnête forgeron s'empresse de les rendre au voyageur, en lui disant : "Monsieur, vous vous êtes sans doute trompé ; au lieu de six francs, vous m'avez donné *six pièces d'or* que personne dans le village ne pourrait me changer."

"Change-les comme tu pourras, lui répondit le Prince en montant dans sa voiture ; un Empereur doit payer cher le plaisir d'avoir fait aller le soufflet d'un forgeron."

On peut souvent se tirer d'un mauvais pas avec un mot d'esprit.

Quelques jours après la Révolution de juillet 1830, dit Brillault dans ses *Mémoires*, je passais dans un des quartiers de Paris, fort affligé de nos discordes civiles. Un des vainqueurs, à mine un peu rebarbative, passait aussi, et je le vois s'approcher de moi avec un geste des plus menaçants.

Chacun portait alors, pour sa sûreté personnelle, des flots de ruban tricolore. Moi, je n'étais orné que de ma petite décoration de la Légion-d'Honneur, qui ne pouvait guère me servir de défense, et mon interlocuteur *sans-culotte* me le fit bien voir.

"Halte-là ? citoyen, me dit-il ; pourquoi n'as-tu pas sur ton habit le signe de la liberté ?"

Sans me déconcerter, je le regarde, et je lui réponds en riant. "Citoyen, c'est pour prouver que je suis libre." A cette réplique inattendue, il s'arrête, laisse tomber son bras déjà levé sur moi, et *Jean s'en alla comme il était venu*.

Bravoure et intrépidité du soldat français.

C'était pendant la bataille de Magenta ; la mêlée était horrible autour de la gare du chemin de fer, et à mesure que les régiments français s'avançaient, on s'efforçait d'enlever les blessés restés derrière. Cependant les retours de l'ennemi étaient à craindre, et il fallait sauver les malheureux blessés, qui pouvaient à chaque instant, trouver la mort sous les pieds de leurs camarades. Un Officier s'approche d'un soldat qui, agenouillé près de son fusil, faisait de son mouchoir un bandeau pour s'envelopper la tête. Un coup de baïonnette lui avait traversé la joue droite ; un flot de sang s'échappait de l'œil ; la paupière battait péniblement.

Que fais-tu là ? s'écrie l'Officier, éloigne-toi et va à l'ambulance.

A l'ambulance ! répond le soldat étonné. Pourquoi ? Ton œil est perdu.

Oui, mais l'autre est encore bon ! et se redressant vivement, en baragouinant quelques mots allemands, c'était un Alsacien, il saisit son fusil, et, d'un geste énergique, il indique qu'il pouvait encore viser. L'officier sourit et s'éloigne. En même temps l'Alsacien prend sa course, et, à vingt pas de là, il décharge son arme.

Un quart d'heure après, la gare de Magenta était au pouvoir des Français. Cependant la dernière balle partie du côté des Autrichiens, vient frapper au bras gauche un soldat qui s'efforçait de grimper aux fenêtres d'un des bâtiments de la station. L'infortuné pousse un cri et roule par terre. Un Officier accourt et le relève.